

LA BOULE DE CHAGRIN

Parmi les souvenirs de mon enfance, les vendredi et samedi que je passais dans la maison de mes grands-parents dans le quartier juif d'Ispahan (Djoubareh) ont une place particulière.

Il y avait là, en effet, deux grandes maisons mitoyennes qu'on pourrait appeler jumelles. Dans chacune d'elles vivait une branche de notre famille, grands-parents, parents, enfants, parfois petits-enfants, oncles et tantes. Ces maisons avaient quelque chose d'un petit village. Les joies et les peines, disputes et embrassades, rires et pleurs, maladie et mort, fiançailles et naissance, le bain du marié et la toilette de la jeune mariée, les circoncisions avec le sirop tout particulier qu'on faisait à cette occasion, tout cela se côtoyait. C'était un lieu où régnait une certaine atmosphère. C'était la VIE.

Dans cette maison, vivait également la tante Chochana c'était la femme de l'oncle Jacob. La particularité de cette tante était une boule sur sa gorge qu'on appelait « boule de chagrin (ghanvaz) ». On disait que cela lui avait poussé quand on lui a annoncé la mort de son mari. Il s'agissait d'une boule de la dimension d'une balle de tennis avec des veines turgescentes apparentes. Elle avait de beaux yeux bleus toujours exorbités qui lui donnaient un air très particulier et, pour ne rien vous cacher, un peu effrayant. C'est peut-être pour cela que nous, les enfants, nous éprouvions un certain plaisir à taquiner la tante Chochana, jusqu'à ce qu'elle s'énerve et qu'elle commence à crier en nous maudissant, avec ce qui s'ensuivait immédiatement. Les grands-mères qui sortaient pour nous sermoner en nous exhortant d'arrêter d'embêter Chochana, la femme de l'oncle Jacob : « Vous voyez bien qu'elle a une boule de chagrin. C'est mauvais pour son cœur si elle s'énerve ! ». Naturellement, l'effet de ces mises en garde ne dépassait pas une semaine puisque la semaine suivante, le même scénario recommençait.

Des années plus tard, étudiant en médecine à Marseille, avec le professeur Poinceau, l'homme qui m'a enseigné l'humanisme en médecine, j'apprenais une maladie appelée Basedow ou hyperthyroïdie. J'apprenais que l'hypothalamus affecté par des problèmes psychologiques, agissait sur la thyroïde et engendrait cette boule qu'on appelait goitre exophtalmique (boule avec les yeux exorbités). Et, cela me renvoyait immédiatement aux souvenirs de mon enfance. L'annonce de la mort de Jacob et la boule de chagrin de la tante Chochana, son épouse. Déjà, le poème de Saadi me venait en mémoire

*Si un membre de notre corps souffre
le reste n'aura plus de repos*

Les relations entre le corps et l'esprit ont toujours intéressé les médecins iraniens. Nezami Arouzi (XII^{ème} siècle après JC) dans un chapitre consacré à la médecine dans son livre « Les quatre discours » écrit : « ... Et tout médecin qui ne connaîtra pas l'importance de l'âme ne peut être sensible. Tant qu'il ne connaît pas la logique, il ne peut être médecin de l'âme. Et, s'il n'est pas croyant, il ne pourra pas bénéficier de la force divine pour faire un bon diagnostic ».

Autrement dit pour Arouzi, le diagnostic d'une maladie sans connaître le psychisme du patient est impossible. Dans ce même chapitre, l'auteur narre plusieurs cas où l'on voit que son point de vue reste pertinent mille ans plus tard.

Arouzi rapporte le cas d'un jeune homme, proche du roi de Gorgan, Ghabous Vochmguir. Les médecins désespérés avaient renoncé à lui donner des soins. On fit venir Avicenne à son chevet. Il interrogea d'abord l'entourage puis, regarda l'aspect physique du jeune homme suivant l'expression persane « la couleur du visage donne des nouvelles de l'intérieur ». Il inspecta longuement le jeune homme. Lisez plutôt la suite directement de la plume d'Arouzi : « ... Alors, il s'assit et prit le pouls du jeune homme Il demanda qu'on lui amène un homme qui connaissait tous les quartiers et les

rues de Gorgan. A cet homme, il demanda de lui citer tous les quartiers de Gorgan, Pendant qu'il tenait le pouls du malade. A la prononciation d'un des quartiers le pouls du jeune homme s'accéléra. Puis, il demanda qu'on lui énumère toutes les rues de ce quartier. De la même manière, en attendant le nom d'une rue, le pouls du jeune homme changea de rythme. Enfin, il demanda qu'on lui cite toutes les habitations de cette rue. Une fois de plus, le pouls du jeune homme s'accéléra et son visage s'empourpra. Il demanda qu'on lui cite le nom des personnes habitant dans la maison jusqu'à celui qui fit battre le pouls du malade. Avicenne se tourna alors vers les hommes de confiance du roi qui l'entouraient et leur dit que ce jeune homme était amoureux d'une jeune fille qui habitait dans telle maison de telle rue. C'est elle le remède au mal dont il souffre ! »

Quelle belle illustration sur la relation entre les manifestations somatiques et le psychisme. Certains médecins qui ont un recours systématique aux examens sanguins, radiographies, scanners et IRM en ne voyant le malade qu'au travers d'un ordinateur, des chiffres et des images, feraient bien de s'en inspirer.

Un autre cas raconté par Avicenne lui-même n'en est pas moins savoureux. Il s'agit du cas d'une servante qui lors d'une cérémonie royale, sous le règne des Samanides, se pencha et fut prise d'une douleur aiguë. Le roi se tourne alors vers le médecin présent dans cette réception très privée en lui demandant un traitement immédiat. Or, le médecin n'avait aucun médicament à portée de mains. Il ne put avoir recours qu'au psychisme. Il demanda alors qu'on dévoilât soudainement la chevelure de la servante afin que honteuse, elle se redressât machinalement. Devant l'absence de réactions, le médecin ordonna qu'on lui baissât son pantalon. La honte provoqua une chaleur qui dissout les blocages et la servante se redressa immédiatement »

Aujourd'hui, après 1000 ans, les méthodes des disciples de Resch, basés sur la bio-énergie ne sont pas très loin de cette pratique.

Toujours d'après « les quatre discours » d'Arouzi : Amir Mansour Samani était paralysé des deux jambes. Devant l'échec des traitements prescrits par tous les médecins de la région, il demanda la présence à son chevet de Zacharia Razi. Pour y arriver, le médecin devait traverser l'Euphrate en bateau. Arrivé au bord de l'eau, il s'arrêta et refusa de monter dans l'embarcation : « Dieu lui-même ne nous a-t-il pas dit d'éviter tout danger ? » Il donna son livre au messager en disant que tout son savoir étant contenu dans ce livre, n'importe quel médecin pouvait s'en servir comme lui-même. Sa présence n'était donc pas indispensable. Chagriné, Mansour offrit par l'intermédiaire de ses employés 1000 dinars et un cheval pour convaincre Razi de se déplacer « mais s'il refusait de venir, ajouta-t-il, qu'on n'hésite pas à le ramener de force pieds et poings liés ». Ce qui fut fait. Pendant toute la traversée, Zacharia n'opposa aucune résistance et ne protesta nullement. Arrivé à destination, on le détacha. Toujours sans la moindre plainte, Zacharia suivit les envoyés du roi de façon très courtoise avec son sac et les instruments nécessaires. Devant l'étonnement des envoyés, il répondit : « Je suis conscient que chaque année 20 000 personnes font cette traversée sans se noyer, mais si cela avait dû m'arriver, je ne voulais pas qu'on puisse dire « Quel idiot et quel inconscient ce Zaccharia ! Il est allé de son plein gré vers la mort ». Arrivé auprès d'Amir Mansour, il l'examina puis essaya différents traitements qui s'avèrent inefficaces. Alors il s'adressa à l'émir : « Demain, je commence un nouveau traitement, mais le prix en sera très élevé. Il me faudra un cheval et un mulet parmi les meilleurs et les plus rapides de l'écurie du royaume ». Le prince qui était désespéré, en accepta les conditions. Le jour suivant, Razi amena Amir Mansour au Hammam Djouy Moulian. Il interdit toute présence auprès de lui. Il demanda à son propre serviteur de surveiller l'entrée en le priant de tenir prêts le cheval et le mulet. Une fois déshabillé, il fit asseoir le roi et lui massa le corps grâce à un onguent de sa propre fabrication. Il lui fit prendre la potion qu'il avait concoctée. Puis, il se rhabilla et se plaça face à lui en l'apostrophant : « C'est toi qui a ordonné qu'on me lie les membres, qu'on me jette dans un bateau pour m'amener ici de force, en risquant ma vie ! Si je ne me

venge pas maintenant, je ne suis pas digne de porter le nom de mon père ». Le roi, bouleversé par ces mots, se mit à genou. Zaccharia sortit alors un couteau et fit mine de s'attaquer au prince. Ce dernier se releva immédiatement. Zaccharia venait d'obtenir le résultat qu'il cherchait. Il se mit à courir, monta sur le cheval et son serviteur sur le mulet. Ils prirent la fuite. Arrivé chez lui, il écrivit cette lettre au prince Mansour : « Moi, votre serviteur avais utilisé tous les soins possibles, sans résultat. Devant mon échec, j'ai eu recours à un traitement psychique. Je vous ai donné un sirop pour agir sur vos articulations puis j'ai provoqué votre colère afin de dissoudre ce qui bloquait vos jambes »

Pourriez-vous imaginer aujourd'hui un seul médecin dans le monde ayant une telle confiance dans son diagnostic et son éventuel traitement pour agir de la sorte devant un chef d'état ?

Puis, il ajoute dans son courrier : « Après ce qui vient de se passer entre nous, il n'est plus souhaitable que nous puissions nous rencontrer en public ». Nous savons que les psychanalystes évitent de rencontrer leur analysant en cours d'analyse en dehors de leur cabinet et du divan. Eh bien, Zaccharia en savait déjà quelque chose il y a 1000 ans.

A l'heure où l'on est capable de pénétrer les secrets des génomes, un tel comportement ne peut se concevoir que si le médecin ne considère pas son patient uniquement comme un ensemble d'organes, de cellules et d'hormones. Ce danger existe hélas ! Guy Béart ne dit-il pas :

« Mes amours étaient bonnes avant que les docteurs nous disent que deux hormones nous dirigent le cœur. Maintenant, quand j'aime je suis content, ça ne vient pas de mes sentiments ».

Baba Taher, le poète iranien proposait des remèdes plus radicaux !

*Ô, je me plains à la fois de mes yeux et de mon cœur
Puisque mon cœur demande ce que mon œil voit
Je vais fabriquer un pique en acier
Je l'enfoncerai dans mon œil
Pour libérer mon cœur.*

L'influence du psychique sur les maladies physiques en général et sur le cancer en particulier devraient retenir l'attention des médecins. S'il est vrai qu'à ce jour, la psychogénèse du cancer n'a jamais été prouvée, le contraire ne l'a pas été non plus. Ce qui est certain, c'est que le malade atteint d'un cancer cherche toujours une cause à sa maladie. Et s'il ne trouve pas une écoute empathique auprès de son médecin, il aura recours aux marchands de rêves qui lui donneront des pseudos explications qui le laisseront entrevoir une lueur d'espoir.

Ceci me renvoie à un autre souvenir de mon enfance. Une de mes grands-mères, lorsqu'elle avait une souffrance morale qu'elle ne pouvait dire à personne, elle se penchait au dessus d'un grand puits situé dans l'une de ces deux fameuses maisons jumelles et, la criait pour se soulager : Une autre version du Syngue Sabour (pierre de la patience) (Atiq Rahimi-prix Goncourt 2008) « *J'ai une douleur au fond de mon cœur. Si j'en parle ma langue brûlera et si je me tais, je crains que la moelle de mon os en brûle.* »

De nos jours, les psychiatres, psychologues et, psychanalystes ne sont-ils pas un peu ce puits et cette pierre ?

Et si la tante Chochana avait crié comme ma grand-mère sa douleur dans le puits, aurait-elle pu prévenir sa boule de chagrin ?

Alain SALIMPOUR

JUILLET 2015

www.alainsalimpour.com

